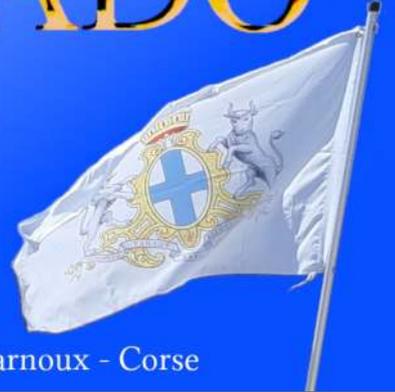




L'ACAMPADO

*"Soyez toujours prêts à témoigner
de l'Espérance qui est en vous."
(1Pet 3.15)*

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X
Prieuré Saint Ferréol - Marseille - Aix - Alleins - Carnoux - Corse



PATIENCE, PATIENCE

~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

Frères, comme des élus de Dieu, saints et bien aimés, revêtez-vous de cordiale pitié, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience, vous supportant mutuellement. »

Voilà ce que St Paul nous recommande dans une de ses épîtres.

Y a-t-il finalement beaucoup de différence entre persévérance, constance et patience ?

Il y a 2 qualités qui ne se distinguent qu'à certains égards, de la persévérance, à savoir la constance et la patience.

Si l'on prend l'étymologie, être constant, c'est se tenir au contact, c'est à dire se maintenir dans l'attitude morale prise en face d'une situation et ne pas s'en laisser déloger par les difficultés, par les courants contraires.

Être patient, c'est supporter, c'est à dire garder toujours son attitude, mais à l'encontre de la douleur, au lieu que ce soit contre les obstacles. Et persévérer, c'est se maintenir en dépit du temps, c'est durer, c'est à dire ne pas se laisser déborder par l'ennui et par la fatigue de vouloir.

Dans les 3 cas, le résultat est le même, le propos aussi ; la difficulté se tient du côté de ce qu'il faut écarter pour laisser à la vertu son passage. Or nous ne connaissons que trop les obstacles. Notre lutte morale a pour enjeu un infini, elle a aussi pour antagoniste une sorte d'infini.

La constance est alors méritoire en ce sens que le mérite dépensé dans nos luttes est le mérite du Christ, l'influence, celle de son Esprit, et Dieu en récompensant nos œuvres ne fait que couronner ses dons. Quand la souffrance s'ajoute à l'épreuve des difficultés, la constance devient patience. Pâtir, c'est en effet la vertu des héros qui sont frappés.

Aimer l'idéal, ambitionner la conquête de cet idéal, sans plus songer à nous ni à nos angoisses, être prêt à tolérer car rien ne vaut, comparé à ce que nous attendons et

aimons, c'est donc apprendre la patience.

Le sacrifice qui fait se rencontrer la patience et la force d'âme, donne ici le maximum de ce que peut une vertu durable, il représente le dernier effort.

Alors, pour que la constance qui défie l'obstacle, pour que la patience qui souffre, fassent la preuve de notre vertu et achèvent leur travail, il faut que l'une et l'autre aboutissent à ce que l'on appelle dans le sens le plus rigoureux du mot, la persévérance. Persévérance, c'est à dire, vertu de la fin. La durée est certainement pour notre vertu, l'ennemi le plus redoutable. Cet ennemi mine dans la vertu, l'énergie qui la porte ; c'est la vertu qui en cheminant, risque d'user sa propre vigueur.

Rien ne procure donc mieux le caractère voulu et réfléchi de nos façons d'agir, que la persévérance avec laquelle nous y persistons. Les enthousiasmes passagers, les influences étrangères, ne résistent pas à cette épreuve ; l'occasion nous est trop donnée, de nous ressaisir...ou de nous abandonner. Mais quand le devoir divin a frappé à notre porte des coups successifs, et que toujours, tout au long du temps, il a reçu la même réponse, il sait que cette réponse est la vraie. C'est pour cela que les théologiens, conséquemment à la doctrine du salut par la grâce, font de la persévérance, au surnaturel, un don suprême comme si ces 2 choses n'en étaient qu'une seule, à savoir : vivre chrétiennement, totalement et persévérer.

La persévérance est la vertu de la fin ; d'autres l'ont appelée, la vertu de l'ensemble, la vertu qui totalise : la persévérance fait une gerbe, écrivait le P. Sertillanges ; du passé et du présent, elle forme l'avenir ; et s'il s'agit de la vie intégrale et de la persévérance finale, l'avenir qu'elle compose est l'avenir éternel. Seule la persévérance utilise le passé car le passé n'a de prix, à le bien prendre, que dans la mesure où il se survit.



Si vite qu'elle marche, la vertu sans persévérance, n'arrive pas ; et si lentement qu'elle marche, la vertu persévérante arrive.

Si petite que soit une tâche, on ne peut l'accomplir qu'en persévérant ; si grande qu'elle nous paraisse, elle peut périlcliter et devenir caduque tant que notre art de vivre n'y a pas mis la dernière main.

Ceci dit, nous ne nous sommes pas éloignés de notre sujet, la patience, mais plus précisément la patience envers nous-mêmes. La patience envers nous-mêmes, n'est pas la complaisance, elle n'est pas non plus la tolérance de nos misères, ni l'oubli, elle n'est pas l'engourdissement de l'âme qui amène l'insensibilité.

Pour les maux du corps, les médecins se servent de morphine, cela endort la douleur.

Pour l'âme, il ne faut pas de morphine, il ne faut pas s'insensibiliser, ni s'engourdir ni non plus s'endormir. La souffrance est donnée ou permise par la miséricorde de Dieu pour notre bien. Si l'on n'avait rien à souffrir on s'acclimaterait. Il faut la souffrance pour nous tirer vers le haut, pour nous faire désirer le ciel, pour nous en donner la nostalgie. Et puis la souffrance est destinée à nous rendre charitables et bienveillants pour le prochain.

Il faut qu'elle termine en bonté, en tendresse pour nos frères.

La patience envers nous-mêmes, c'est le sentiment tranquille et paisible du support d'un être que par expérience on sait n'être bon à rien, naturellement, mais capable de beaucoup avec la grâce de Dieu, surnaturellement.

Cette patience prend sa source dans l'humilité.

Ainsi l'impatience à la vue de nos fautes, le dépit, le découragement, c'est souvent le plus grand raffinement de l'orgueil.

Il y a 3 situations dans lesquelles l'âme est tentée d'impatience :

- d'abord dans ces journées où 1000 occupations diverses l'ont enlevée à elle-même. Les personnes, les choses se sont succédées sans lui laisser le temps de se retrouver, de se répandre ; tout a tourné au contraire de ses vues, de ses désirs ; elle arrive au terme de ce jour avec des tentations, des propensions au dépit, à l'ennui, à l'impatience.

- d'autres fois ce sera la sécheresse ; on ne sent rien, on ne peut rien exprimer, on n'éprouve que répugnance, difficulté à tout. On se rappelle un temps où on avait plus de facilité pour aller à Dieu, il semble que cette vie est un acheminement de la lumière aux ténèbres, de l'été à l'hiver. On est tenté de s'impatienter, de se décourager. Dans toutes ces circonstances, il y a tentation, occasion d'impatience, il n'y a pas eu de péché certes, parce que notre impatience tombait sur quelque chose de vague, d'incertain, de troublé, d'indéfini, mais c'est une occasion qui laisse à réfléchir pour n'y pas succomber.

- une autre occasion d'impatience, ce sont nos fautes, nos fautes réelles, et cela non seulement à cause de l'offense qu'elles font à Dieu, mais pour l'humiliation que nous ressentons d'être encore tombés, là où nous nous étions promis tant de fois, de ne plus tomber. On est honteux vis à vis de soi-même, on s'en veut, on est furieux.

Et bien là encore, il faut pratiquer la

patience, supporter tranquillement le rien que nous sommes, ne pas vouloir attendre quelque chose de bon, de ce qui ne peut rien fournir par lui-même.

Cette patience dérive de l'humilité et elle aboutit à la confiance qui permet alors de réagir comme il faut.

C'est un regard dirigé d'abord sur nous-mêmes, un regard qui voit le peu de choses que nous sommes et, s'élevant ensuite vers Dieu, voit qu'Il est tout et fait de Lui notre tout.

Cette patience produit alors en nous la componction, c'est à dire une confusion qui se termine en reconnaissance et tendresse, sentiment d'une âme qui hélas tombe toujours, et que la miséricorde de Dieu relève toujours. Il y a là une des choses les plus fortifiantes, les plus consolantes, les plus douces et en même temps les plus pratiques de la vie spirituelle.

Quant à la patience envers le prochain, voilà ce qu'écrivait St Grégoire le Grand :

« Nous nous plaignons que tous ceux avec lesquels nous vivons, ne soient pas des gens de bien. Nous ne voulons plus supporter

le mal chez le prochain, nous décrétons que tous doivent immédiatement devenir des saints, alors que nous-mêmes nous refusons de supporter les autres. Mais à cela même que nous ne supportons pas le mal chez autrui, on voit plus clairement que nous avons nous-mêmes encore beaucoup à faire pour progresser dans le bien. On n'est point parfaitement bon tant que l'on n'est pas bon même avec ceux qui ne le sont pas. »

Enfin, l'exemple des saints nous montre que c'est une vertu qui s'exerce tous les jours. Cassien, dans ses conférences avec les pères du désert disait :

« Un vieillard fondé en cette vertu, vivait auprès d'Alexandrie, noyé dans la masse des infidèles. Ceux-ci le criblaient de propos blessants et le chargeaient à l'envi des plus graves injures. Or, un jour qu'ils lui disaient en se moquant : Mais quels miracles a donc fait ce Christ que vous adorez ? Celui-ci, répondit-il, que toutes vos injures et celles même plus grandes que vous pourriez me dire, ne m'énervent ni ne m'offensent ● »

(d'après lecture des oeuvres du P. Sertillanges)



LA CONSCIENCE DEVANT LA FORCE

~ M. l'abbé Eyssautier ~

(Allocution prononcée par M. l'abbé EYSSAUTIER, curé de St Giniez, dans l'église St-Joseph, de Marseille, pour la fête de S. M. Albert 1^{er}, roi des Belges, le 14 novembre 1915.)

Infirmi mundi elegit Deus, ut confundat fortia

« Ce qui paraît faible aux yeux des hommes, Dieu l'a choisi pour vaincre la force. »

(I Cor I, 27)

Monseigneur, Messieurs,

Depuis que Saint Paul a prononcé cette parole, elle est demeurée la formule lumineuse qui projette sa clarté sur les scènes sombres de l'histoire et permet de résoudre bien des énigmes.

Cette parole s'est réalisée dans l'œuvre divine de la Rédemption quand Notre Seigneur Jésus-Christ porta la croix au Calvaire, puis, monté sur sa croix, commanda à la vie et à la mort et changea pour les siècles à venir

tout le cours de l'humanité.

Elle s'est réalisée dans la mission historique du Christianisme à travers les peuples qui fut, en définitive, la lutte victorieuse de toutes les faiblesses exaltées par la foi contre toutes les puissances qui veulent dominer par la tyrannie et par la violence, par le fer et par le feu.

Elle se réalise encore, tous les jours, au sein de la société chrétienne et en pleine civilisation moderne, où les œuvres les plus fécondes et les plus assurées de l'avenir ne sont pas les entreprises qui mettent en jeu les ressorts de la politique humaine mais les institutions de paix sociale où se mêle l'action des Saints, ces hommes qui ne comptent pas aux yeux du monde mais que l'humanité bénit.

Une fois de plus et avec un éclat singulier, la vérité de cette parole apparaît aujourd'hui, sous nos yeux, dans l'action magnanime de Sa Majesté Albert I^{er}, roi des Belges.

Dieu a choisi ce prince dans un des plus petits royaumes du monde afin de confondre à tout jamais la force qui ne travaillait à devenir colossale que pour pouvoir violer à son gré toutes les faiblesses. « *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* »

Vous êtes assemblés, Messieurs, pour saluer cette victoire morale, plus glorieuse et plus décisive que les victoires sanglantes conquises sur les champs de bataille.

L'armée est parmi vous au premier rang parce que sur elle en ce moment sont concentrés tous nos regards et toutes nos espérances. Les autorités suprêmes du Département et de la Ville, la magistrature, la Chambre de Commerce, le corps consulaire témoignent ici par leur présence combien le prestige du Souverain que nous fêtons est étroitement associé à la destinée même de la France. Les honorables chefs de la base militaire anglaise établie à Marseille sont venus se joindre à nous parce qu'en Belgique, en France et en Orient ils vivent avec nos soldats dans la fraternité des armes ; et, partageant les mêmes périls, ils veulent s'associer à tous les espoirs dont cette cérémonie est l'éclatante manifestation.

Grâce à la sollicitude et à la délicatesse de leur Consul, les Belges réfugiés parmi nous occupent un rang d'honneur. Ils sont le lien vivant et sympathique qui nous rattache au prince vers lequel montent nos hommages.

Monseigneur,

En venant présider la fête de saint Albert Votre Grandeur renouvelle le geste de noble charité qu'elle fit l'an dernier et qui fut, sans doute, en France le premier dont la Belgique était l'objet.

Au début de la guerre, le jour où les canons prussiens criblaient d'odieuses blessures la tour métropolitaine de Saint-Rombaud, vous étiez sur le seuil de la basilique de Notre-Dame de la Garde pour accueillir Son Éminence le Cardinal Mercier, archevêque de Malines et consoler ses larmes avec vos prières. La douce Vierge a exaucé vos vœux : à quelques jours de là, le Cardinal,

debout tout seul devant l'Allemagne ruée sur son pays, lui imposait silence et respect par des accents qui provoquèrent, jusqu'au bout du monde, l'applaudissement de tous les peuples.

C'est dans ses églises et au pied des autels que le peuple belge avait coutume de s'assembler chaque année pour célébrer la fête de son roi.

Ces magnifiques églises, vous connaissez leur sort lugubre : vos yeux en ont gardé une vision d'horreur. Louvain, Ypres, Dinant, ruines sublimes dont les derniers pinacles, tout mutilés qu'ils sont, ne veulent pas tomber et se dressent, à travers la fumée des cités en feu, comme de grands bras de pierre noircie, qui implorent vers le ciel pitié et vengeance. Saint-Martin de Liège, Saint-Bavon de Gand, Saint-Sauveur de Bruges, Notre-Dame d'Anvers, royales captives voilées de deuil auprès desquelles vient pleurer un peuple, exilé sur son propre sol, jusqu'au jour où lui seront rendus ses droits et sa liberté.

Il était juste que la France, après avoir ouvert toutes larges les portes de son foyer pour abriter un peuple immolé pour sa cause, ouvrit aussi les portes de ses églises pour donner asile au patriotisme des Belges et, au lendemain des grands jours d'héroïsme, leur permit plus que jamais de fêter leur roi et de prier pour lui.

On a dit depuis longtemps et avec raison que ce sont les idées qui mènent le monde et l'expérience a démontré qu'au service de l'humanité une seule idée en marche valait plus que toute une armée. C'était, au fond, la vraie pensée de Saint Paul dans le texte que j'ai invoqué et il ne s'est pas fait faute de la préciser ailleurs suivant ce mot de l'Évangile : *Veritas liberabit vos* ; c'est la vérité qui vous donnera la liberté, seule victoire que puisse envier la dignité humaine. Dans la lutte d'homme à homme il n'y a qu'un seul triomphe véritable c'est de mettre de son côté la raison. Or, Messieurs, cette idée du devoir fondée sur la raison et, par conséquent, sur le droit, fut l'inébranlable rocher où le roi Albert retrancha son héroïsme.

Il ne se répandit pas en paroles ; il ne cria pas à tous les échos de l'Europe : « La Belgique au-dessus de



tout ! » mais il sut dire le mot que Tacite, racontant la vie d'Agricola, eût enchassé dans le métal de son style et qui, au-dessus de tout le fracas des armes, fait planer l'idée portée sur les ailes de la vérité.

Écoutez ce noble langage du roi : « *Aucun intérêt stratégique ne justifie la violation du droit. Le gouvernement belge est résolu à repousser par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte à son droit. J'ai foi en nos destinées : un pays qui se défend a droit au respect de tous : ce pays ne périt pas.* » Et, passant aussitôt de la parole aux actes, le roi planta son drapeau sur le pont de Visé, en avant de Liège. Quand l'Allemand apparut dans un élan qui devait tout briser et nous atteindre au cœur en surprenant Paris, ce petit drapeau, déployant ses couleurs à travers la route, dans le frisson du vent, c'était la Belgique jetant à l'ennemi son cri de protestation : on ne passe pas ! c'était la jeune et vaillante Belgique qui couvrait de son corps sa sœur aînée, la France.

En ce moment historique, aux deux extrémités de ce petit pont jeté sur un ruisseau, surgirent face à face les deux grandes réalités qui, le long de l'histoire, se sont dressées sans cesse l'une contre l'autre : la Force et la Conscience. La Force et la Conscience allaient engager le duel le plus formidable que le monde ait jamais vu.

La Force qui veut régner non seulement sur la matière qui est son domaine propre, mais encore sur l'esprit qui n'est, suivant son système, qu'une résultante de la matière : la Force qui prétend dominer toute la vie humaine et réduire sa destinée au sort terrestre de la matière : la Force qui a trouvé à notre époque ses adorateurs et ses exploités, ses philosophes, ses soldats et, nous pouvons bien le dire, son empereur.

Et, devant la Force, la Conscience.

La Conscience qui croit à la Justice éternelle, à la sainteté imprescriptible du Droit, à la valeur transcendante de l'homme et qui nous donne, en présence de l'infini où elle appuie son puissant levier, les suprêmes raisons de vivre notre vie.

Si vous voulez bien y réfléchir, Messieurs, de l'empereur allemand au roi Albert, il y a toute la distance qui sépare la barbarie des temps primitifs de la civilisation moderne, le règne de la force dans la cité antique du règne de la justice promu par l'Évangile dans ce que le pape Innocent III appelait si bien, à l'aurore du Moyen-Âge, la république chrétienne.

Un temps est venu où l'idée chrétienne a été faussée par l'hérésie dans l'esprit des peuples, puis combattue et refoulée de toutes parts. Alors l'empire de la Force a jugé que le moment était venu d'établir son règne et d'amener tous les peuples à subir son joug. Mais, dans la seule personne du Roi des Belges, toute la conscience humaine pour qui le nombre n'est rien, s'est levée contre la Force.

Quelle sera l'issue de la lutte et quand viendra l'échéance ? Dieu seul le sait : mais, en attendant, il nous donne des présages.

La Belgique, en se sacrifiant elle-même à l'honneur d'un sublime devoir, s'est élevée d'un coup au plus haut degré que puisse atteindre la valeur humaine. Au roi Albert qui affirmait simplement, en quittant son palais, que son peuple ne périrait pas, l'avenir répond déjà : Ce peuple grandira et demain sa place sera parmi les plus nobles et parmi les plus grands.

L'Allemagne avait travaillé, pendant de longues années, à construire selon son génie une stratégie savante et compliquée qui devait mettre la France à sa merci. Comme au temps biblique, une petite pierre s'est détachée des collines de la Belgique, qui a heurté le colosse de fer. Les rouages ont été faussés et la machine désordonnée est venue s'abattre dans les champs de la Marne. Depuis ce jour l'Allemagne s'agite terriblement dans une fièvre toujours grandissante et elle agite le monde. Mais son déshonneur du premier jour la poursuit partout et la poursuivra toujours : si bien qu'elle n'a trouvé pour lui tendre la main que le Turc et que le Bulgare.

La France partage les souffrances de la Belgique mais elle partage aussi ses espérances. Avec un patriotisme chevaleresque et dans une concorde confiante et sereine, tous ses fils se lèvent les uns après les autres pour prendre place au combat et, s'il le faut, mourir en la défendant. Elle salue d'avance le jour où, sur son territoire reconquis, sonneront les cloches de la délivrance. Alors tous les carillons des Flandres se réveilleront pour leur faire écho. La France chantera sa victoire, mais seulement quand la Belgique sera ressuscitée : et toutes deux après avoir mêlé leurs larmes, elles mêleront leurs âmes dans la joie. Sous les vieilles voûtes d'Anvers, le grand Christ de Rubens, descendu de sa croix, sortira vainqueur de son supplice et, reprenant avec son peuple vie, puissance et gloire, il ouvrira devant lui une nouvelle et immortelle destinée. C'est avec cette espérance dans l'âme que vous accueillerez la requête de charité faite parmi vos rangs en faveur des Belges infortunés. Pauvres exilés ! Ils sont en ce moment sur tous les chemins de France. Avec toute votre fortune vous n'êtes point assez riches pour payer ce qu'ils ont fait pour vous ; mais vous êtes trop généreux pour ne pas vous pencher sur leur souffrance et adoucir par votre charité leur douleur.

Quand, tout à l'heure, on tendra vers vous l'aumônière aux couleurs de la Belgique, songez que c'est dans un pli de ce drapeau qui fut déchiré en haine de la France que vous déposez votre offrande et, j'en suis convaincu, avec tout l'or de votre main, la Belgique recevra tout le sentiment de votre cœur ●

LA VERTU DE PATIENCE

~ Bx. Humbert de Romans ~

I. — EXCELLENCE DE LA PATIENCE

La patience dans les saints.

Armez-vous du bouclier des vertus, de la patience qui opère tant de merveilles dans les saints et rend une frêle jeune fille capable de vaincre le monde entier. Bien plus, avant même que la lutte ne s'engage, le triomphe est assuré, car la patience vit des amertumes du monde et prend ses délices dans les contrariétés. *Les apôtres s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (Act., v, 42).

Réfléchissons, et nous verrons que nos souffrances de cette vie sont sans proportion avec la grandeur des souffrances du Christ, avec la gravité de nos péchés, l'horreur des tourments de l'enfer et avec la récompense céleste.

Aussi nos Pères se réjouissaient pour les jours d'humiliation et les années d'épreuve que le Seigneur leur ménageait. Très frappant est l'exemple de saint Dominique, qui traversait en chantant joyeusement des endroits où il savait que des assassins le guettaient et qui préférait prêcher à Carcassonne qu'à Toulouse parce qu'à Toulouse on l'honorait et qu'à Carcassonne on l'injurait.

Job aussi nous donne un exemple de patience : *N'ai-je point, dit-il, gardé la réserve, le silence et le calme ?* (Job, III, 26). Certes, il avait gardé la réserve au point de ne donner aucun signe d'impatience, il se taisait de peur de laisser échapper quelque parole dure ou désordonnée, il maîtrisait les impressions de son cœur pour garder son âme dans la paix intérieure.

Les œuvres de la patience.

La patience est un diamant : par elle l'âme résiste à toute adversité ; un remède : elle guérit toute blessure ; un bouclier : elle protège contre toute attaque. Jamais personne ne pourra nous atteindre si nous n'avons commencé à livrer intérieurement combat contre nous-même.

Comme il connaissait bien le fruit de l'épreuve, ce Frère qui donna une récompense à des gens qui l'insultaient !

La sainte Écriture nous fait entrevoir ces fruits

de la patience quand elle nous montre dans la fournaise les trois jeunes hommes dont le feu consume les liens sans pouvoir les atteindre eux-mêmes.

Dans la construction d'un édifice on frappe, on taille et on sculpte la pierre destinée à une place d'honneur. Ainsi en est-il de nous-mêmes : nous sommes pressurés en ce monde afin d'entrer dans le temple céleste, où l'on n'entend plus résonner aucun coup de marteau. La joie ne doit venir qu'après la tristesse rendue nécessaire pour le paiement de nos fautes passées, pour notre perfection spirituelle et l'accroissement de notre gloire éternelle. O labeur fécond, o précieuse douleur, o bienheureuses larmes que le Tout-Puissant lui-même essuiera des yeux de ses élus éprouvés !

Jésus a dit que le royaume des cieux est particulièrement l'apanage de ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Mieux vaut être victime que persécuteur, car le persécuteur ne garde que son crime, tandis que le martyr glorifie Dieu et reçoit après son tourment une gloire éternelle.

C'est en châtiant ceux qu'il aime que le Dieu tout-puissant prouve la vérité de son amour. Il console ses bien-aimés par la verge de correction. Beaucoup trop viendraient à lui moins pour lui-même que pour ses bienfaits s'il donnait à ceux qu'il aime des récompenses temporelles.

L'Écriture raconte (Judic., III, 15) que Aod le Benjamite se servait de sa main gauche comme de sa main droite. Cela signifie, me semble-t-il, qu'il savait également utiliser la prospérité et l'adversité. Et pour mieux dire encore, peut-il rien arriver de malheureux à ceux qui savent se servir de l'adversité pour s'en faire un mérite et un moyen d'aller au ciel ? L'homme patient sait extraire le miel du fiel même, changer le mal en bien, savourer l'amertume comme le lait et donner aux chagrins le goût des joies éternelles.

L'homme patient attend jusqu'au temps voulu et ensuite la joie lui est rendue (Eccl. I, 29). Pécheurs, nous ne pouvons parvenir au ciel qu'en passant soit par le torrent de la tribulation ici-bas, soit par le

purgatoire dans l'autre vie. Mais la traversée du torrent est bien plus aisée que celle du feu. Si nous comprenions l'utilité de l'épreuve, nous n'aurions pas assez de cent ans pour remercier le Seigneur d'une seule maladie. Il était sage ce bon Frère dont les Vies des Pères racontent qu'il se lamentait et pleurait parce que le Seigneur l'avait laissé pendant un an sans épreuve.

INTENTION DE LA CROISADE EUCHARISTIQUE POUR LE MOIS D'AVRIL



Pour la persévérance des prêtres et des religieux

II. — LA PRATIQUE DE LA PATIENCE

Efforçons-nous donc de faire le bien et de supporter les maux. Si nous voulons avoir la paix du cœur, considérons non pas ce qu'on nous oblige à supporter, mais ce que nous infligeons aux autres ; préférons supporter les injures que de les donner ; acceptons sans murmure les épreuves envoyées de Dieu et sans amertume les mauvais procédés du prochain ; appliquons-nous à calmer la colère même irraisonnable que notre frère a conçue contre nous. Prenons exemple sur David, qui apaisa le mauvais esprit de Saül en chantant sur sa harpe.

Si nous méritons le châtement, acceptons-le avec contrition ; si nous ne le méritons pas, réjouissons-nous, car il est encore plus doux de souffrir injustement avec le Christ que d'être justement châtié avec le larron, et il est bien plus beau de souffrir pour la gloire de Dieu que pour son propre intérêt.

C'est donc toujours qu'il faut rendre grâces à Dieu, pour les douleurs comme pour les joies : imitez le rossignol, qui chante non seulement le jour, mais aussi la nuit.

Vivez sans querelle, mes bien-aimés, et dans l'harmonie. Ne vous plaignez de personne et ne donnez à personne sujet de se plaindre de vous.

N'ayez de joies que dans le service du Christ ni d'autres peines que d'être éloignés de Dieu. Seule, l'impatience contre le péché est permise. C'est la victoire des soldats du Christ de pardonner à leurs persécuteurs.

Devenez semblables aux plantes aromatiques qui répandent un parfum plus puissant quand on les broie : à l'or que la fournaise purifie sans pouvoir le consumer ; au grain de froment que le fléau délivre de sa gaine ; au navire que la tempête pousse plus vite au port ; à la perle que le ciseau de l'artiste fait briller d'un plus vif éclat.

Degrés de la patience.

Pour parvenir à la parfaite patience, il vous faudra gravir les degrés suivants : Ne jamais rendre le mal pour le mal ; — ne pas résister aux méchants ; — supporter les adversités ; — apaiser celui qui vous insulte ; — aimer votre ennemi ; — faire du bien à celui qui vous a fait du mal ; — accepter joyeusement les injures ; — être prêt à souffrir davantage ; — remercier Dieu au milieu de la tribulation ; — désirer pour l'amour de Dieu, des épreuves.

Oubliez la loi du talion et sous l'outrage demeurez immobile et silencieux comme un sourd-muet qui n'aurait rien entendu ni rien remarqué.

III. — FUNESTES EFFETS DE L'IMPATIENCE

L'impatience est une source de maux : elle obscurcit l'intelligence, elle prive des douceurs de la paix, elle trouble dans l'âme les effets de la présence de l'Esprit-Saint.

On compare la colère au dragon, parce que les paroles violentes sortent de la bouche de l'impatient comme les flammes de la gueule du monstre.

On la compare encore à la fièvre, car elle secoue en des mouvements désordonnés le corps et l'âme. Que dis-je ? la colère est pire, car la fièvre ne tourmente sa victime qu'une ou deux fois le jour, tandis que la colère l'agite bien souvent.

L'homme qui est sous le coup de l'épreuve ressemble au moine entre les mains du Frère qui lui fait la rasure : qu'il se tienne tranquille, car, s'il s'agit sous le rasoir, ses mouvements impatients le feront certainement blesser.

Nous perdons toujours à vouloir nous venger sur la personne d'un médisant : nous abandonnons la robe de notre innocence à qui prenait seulement le manteau de notre bonne réputation. Au contraire, en remettant à Dieu le soin de notre défense, nous trouvons à la fois un juge et un vengeur.

Que dirai-je encore de la colère ? Regardez l'homme irrité : il brûle, son cœur palpite, il jette les hauts cris, il ne sait plus ce qu'il dit, il voit trouble et ne reconnaît même pas ses amis, son visage s'embrase, sa langue s'embrouille, même son corps tremble.

IV. — LES CONTREFAÇONS DE LA PATIENCE

Il y en a qui deviennent patients, non par un effort personnel, mais grâce à la vertu des personnes avec lesquelles ils vivent : ils consentent à demeurer patients tant qu'on ne les contrarie pas.

D'autres paraissent oublier les injures mais gardent rancune dans leur cœur ; leur vertu est comme une chaussure dont le cuir n'a pas été assoupli par l'huile : sa rudesse protège bien contre les objets extérieurs, mais elle meurtrit le pied. Ces hypocrites ressemblent aux loups, qui, dit-on, supportent aisément les plaies et les blessures reçues à fleur de peau, mais sont très sensibles aux suites de lésions internes.

D'autres sont patients pour supporter les injures qui offensent Dieu, mais ils prennent grand soin de venger les injures personnelles. Ils ne se rendent pas compte que si la colère est quelquefois un zèle louable, elle est plus souvent un vice. Il y a zèle à s'exciter pour la défense des droits divins : sainte colère qui assure une récompense. Il y a vice à s'irriter pour la défense de ses propres droits : emportement coupable qui mérite un châtement.

Prenons-y garde : l'esprit peut en venir à un tel aveuglement qu'il appelle zèle éclairé ce qui n'est que fureur méchante. Il arrive en effet que les vices se colorent d'apparences vertueuses et corrompent des actes qui auraient été méritoires. C'est ainsi que dans la correction fraternelle la colère donne le coup mortel à la charité, alors que la charité devrait rendre impossible la colère.

D'autres enfin, au lieu de s'irriter contre les vices, s'irritent contre les personnes. Cependant l'ordre de la charité veut que nous aimions la nature, œuvre de Dieu, tout en détestant les crimes, œuvres de nos instincts pervers et de l'esprit diabolique.

Toutefois il est permis, en certains cas, de souhaiter du mal au prochain, non par ressentiment mais en vue d'un bien supérieur. Par exemple, si nous remarquons qu'un homme se laisse aller à l'orgueil parce qu'il jouit d'une bonne santé ou qu'il est riche, il est permis, il est même raisonnable de souhaiter qu'il perde ces biens matériels, afin qu'avec eux il perde ses mauvais sentiments.

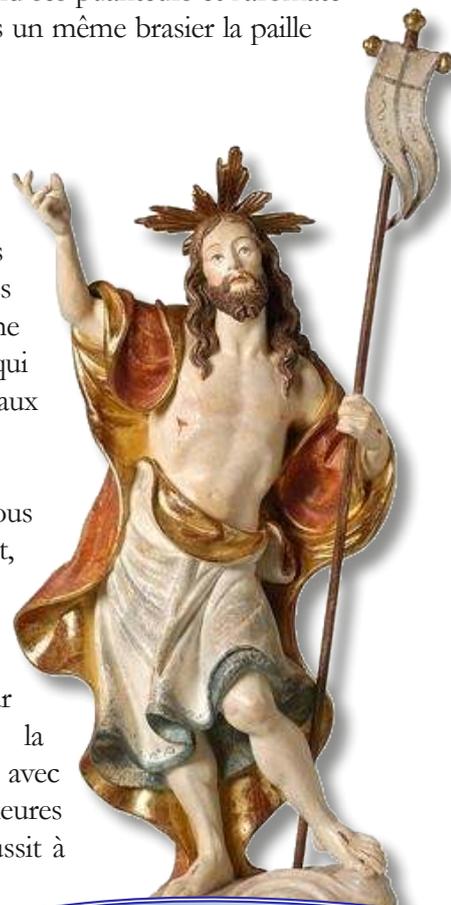
Pour acquérir la patience.

Pour supporter plus aisément et avec joie les tribulations, efforçons-nous d'avoir toujours présents à l'esprit la Passion du Sauveur, le souvenir des consolations que fait goûter l'amitié de Dieu, les récompenses et les châtements éternels, les peines du purgatoire que l'épreuve diminue, les péchés qu'elle fait pardonner, la vie intérieure qu'elle perfectionne et la gloire divine qu'elle procure.

C'est avec courage qu'il faut s'appliquer à la patience, sinon les épreuves, qui sont une occasion de grâce et de gloire, risquent de devenir occasions de châtements plus rigoureux. Nous voyons en effet que sous un même souffle le borbier répand ses puanteurs et l'aromate son parfum, et que dans un même brasier la paille fume et l'or étincelle.

En secouant notre paresse, la tribulation est comme un aiguillon qui nous excite à la ferveur des bonnes œuvres et comme la brise favorable qui pousse notre navire aux rivages éternels.

Lorsqu'on nous moleste injustement, nous étoufferons vite les germes de rancune si nous réprimons le moindre signe extérieur de mécontentement : la colère, en effet, s'allume avec les manifestations extérieures et s'éteint quand on réussit à les étouffer ●



Les
membres du
prieuré Saint-Ferréol ;
ses prêtres, ses religieuses et son
frère, vous souhaitent
– envers et contre tout –
de **BONNES ET SAINTES**
FÊTES DE PÂQUES,
et vous assurent de leurs prières.

QUELQUES RÉFLEXIONS DE BON SENS ET D'ESPRIT SURNATUREL SUR LE CORONAVIRUS



*Lettre de l'abbé Davide Pagliarini,
Supérieur général de la Fraternité
Sacerdotale Saint-Pie X, adressée à tous les
fidèles confinés chez eux et qui n'ont plus
accès à la Sainte Eucharistie, en raison de
l'épidémie du coronavirus.*

Bien chers fidèles,

Dans ce moment d'épreuve certainement difficile pour vous tous, je tiens à vous adresser ces quelques réflexions.

Nous ne savons pas combien de temps la situation actuelle va durer, ni surtout comment les choses vont évoluer dans les prochaines semaines. Face à cette incertitude, la tentation la plus naturelle est de chercher désespérément des garanties et des explications dans les commentaires et les hypothèses des plus savants des « experts ». Souvent, cependant, ces hypothèses – qui abondent actuellement de toutes parts – se contredisent et augmentent la confusion au lieu d'apporter un peu de sérénité. Sans doute l'incertitude fait-elle partie intégrante de cette épreuve. A nous de savoir en tirer parti.

Si la Providence permet une calamité ou un mal, elle le fait toujours dans le but d'obtenir un plus grand bien qui, directement ou indirectement, concerne toujours nos âmes. Sans cette prémisse essentielle, nous risquons de nous désespérer, car une épidémie, une autre calamité ou n'importe quelle épreuve nous trouveront toujours insuffisamment préparés.

A ce stade, qu'est-ce que Dieu veut nous faire comprendre ? Qu'attend-il de nous en ce carême si particulier, où il semble avoir décidé quels sacrifices nous devons faire ?

C'est l'orgueil humain qui est mis à genoux

Un simple microbe est capable de mettre à genoux l'humanité. A l'ère des grandes réalisations technologiques et scientifiques, c'est surtout l'orgueil humain qu'il met à genoux. L'homme moderne, si fier de ses réalisations, qui installe des câbles de fibre optique jusqu'au fond des océans, construit des porte-avions, des centrales nucléaires, des gratte-ciels et des ordinateurs, qui après avoir posé son pied sur la lune poursuit sa conquête jusqu'à Mars, cet homme est impuissant devant un microbe invisible. Le tumulte médiatique de ces derniers jours et la peur que nous pouvons avoir nous-mêmes ne doivent pas nous faire manquer cette leçon profonde et facile à comprendre pour les cœurs simples et purs qui considèrent avec foi les temps présents. La Providence enseigne encore aujourd'hui à travers les événements. L'humanité – et chacun d'entre nous – a l'occasion historique de revenir à la réalité, au réel et non au virtuel fait de rêves, de mythes et d'illusions.

Traduit en termes évangéliques, ce message correspond aux paroles de Jésus qui nous demande de rester unis à Lui le plus étroitement possible, car sans lui, nous ne pouvons rien faire ni résoudre aucun problème (cf. Jn 15, 5). Nos temps incertains, l'attente d'une solution et le sentiment de notre impuissance et de notre fragilité doivent nous inciter à chercher Notre-Seigneur, à l'implorer, à lui demander pardon, à le prier avec plus de ferveur et surtout à nous abandonner à sa Providence.

A cela s'ajoute la difficulté voire l'impossibilité d'assister librement à la sainte Messe, ce qui

augmente la dureté de cette épreuve. Mais il reste entre nos mains un moyen privilégié et une arme plus puissante que l'anxiété, l'incertitude ou la panique que peut susciter la crise du coronavirus : il s'agit du saint Rosaire, qui nous lie à la Très Sainte Vierge et au Ciel.

Le moment est venu de prier le chapelet dans nos maisons plus systématiquement et avec plus de ferveur que d'ordinaire. Ne perdons pas notre temps devant les écrans et ne nous laissons pas gagner par la fièvre médiatique. Si nous devons observer le confinement, profitons-en pour transformer notre « assignation à résidence » en une sorte de joyeuse retraite en famille, au cours de laquelle la prière retrouve la place, le temps et l'importance qu'elle mérite. Lisons l'Évangile en son entier, méditons-le calmement, écoutons-le en paix : les paroles du Maître sont les plus efficaces, car elles atteignent facilement l'intelligence et le cœur.

Ce n'est pas le moment de laisser le monde entrer chez nous, maintenant que les circonstances et les mesures des autorités nous séparent du monde ! Tirons profit de cette situation. Donnons la priorité aux biens spirituels qu'aucun microbe ne saurait attaquer : accumulons des trésors au Ciel, où ni les vers ni la rouille ne détruisent. Car là où se trouve notre trésor, là aussi sera notre cœur (cf. Mt 6, 20-21).

Profitons de l'occasion pour changer de vie, en sachant nous abandonner à la divine Providence.

Et n'oublions pas de prier pour ceux qui souffrent en ce moment. Nous devons recommander au Seigneur tous ceux pour qui le jour du jugement



approche, et lui demander d'avoir pitié de tant de nos contemporains qui demeurent incapables de tirer des événements actuels les bonnes leçons pour leur âme. Prions pour que, une fois l'épreuve surmontée, ils ne reprennent pas leur vie d'avant, sans rien changer. Les épidémies ont toujours servi à ramener les tièdes à la pratique religieuse, à la pensée de Dieu, à la détestation du péché. Nous avons le devoir de demander cette grâce pour chacun de nos concitoyens, sans exception, y compris – et surtout – pour les pasteurs qui manquent d'esprit de foi et ne savent plus discerner la volonté de Dieu.

Ne nous décourageons pas : Dieu ne nous abandonne jamais. Sachons méditer les paroles pleines de confiance que notre sainte Mère l'Eglise met sur les lèvres du prêtre en temps d'épidémie : « *O Dieu qui ne voulez pas la mort mais la conversion des pécheurs, tournez-vous avec bienveillance vers votre peuple qui revient vers vous et, puisqu'il vous est dévoué, délivrez-le avec miséricorde des fléaux de votre colère* ».

Je vous recommande tous à l'Autel et à la paternelle protection de saint Joseph. Que Dieu vous bénisse !

Don Davide Pagliarani +
Lettre du 17 mars 2020



Ceux qui ne jugent des choses que par les vues bornées de l'esprit humain en font honneur à la sagesse des princes et à la profonde politique de leurs ministres, mais s'ils

événements dans leur cause supérieure et secrète, ils la trouveraient sur nos autels entre les mains pures d'un ministre fidèle, d'un prêtre obscur quelquefois qui, caché aux yeux des hommes, décide bien plus des événements publics que ces hommes importants qui paraissent à la tête des affaires et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires. »

Massillon
Conférences ecclésiastiques de 1696-1697
Œuvres complètes - tome III p.331

Il faut reconnaître que nos sociétés sont très fragiles. Ce sont des colosses au pied d'argile. Et il ne faut pas grand-chose pour les déstabiliser fortement. On peut s'étonner toutefois que l'on ferme des églises, que l'on vide les bénitiers. C'est au moment des dangers, des épreuves, des pandémies que la prière est la plus nécessaire et la plus urgente.

On privilégie l'hygiène au recours à Dieu comme si la Providence ne gouvernait pas l'univers et n'était pas à même de répondre efficacement aux supplications sincères des croyants.

Lorsque la nature se déchaîne, que des maux frappent la terre, c'est une illusion et une imprudence de s'en remettre d'abord et seulement à l'homme. Dans ces tristes événements on voit à quel point on a perdu tout sens surnaturel et à quel point on inverse les priorités.

« Commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons

pas de nommer le monde moderne. Le monde de ceux qui ne croient en rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. Le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. » (Charles Péguy Notre jeunesse)

Et Chesterton lui faisait écho, 15 ans plus tard dans *L'homme éternel* : « *Otez le surnaturel, il ne reste plus que ce qui n'est pas naturel.* »

(...) On peut se demander, d'un point de vue surnaturel, si ce virus n'est pas une forme de châtement pour un monde qui s'éloigne chaque jour davantage, de manière dramatique et impressionnante de la morale et du bon sens, qui se moque de Dieu et de la nature, et qui se précipite chaque jour davantage vers l'abîme.

Rivarol 11/3/2020



CE CONFINEMENT CONTRE-NATURE...

En annonçant le confinement de la population française, Emmanuel Macron et Édouard Philippe ont fait preuve de leur incapacité totale à jeter sur la calamité de l'épidémie le regard surnaturel qui, seul, pourrait nous épargner bien des anxiétés et bien des souffrances. Obliger l'individu à se confiner, cela ne s'est jamais vu, même pendant l'épidémie de grippe espagnole de 1918-1920 au sujet de laquelle ma mère, petite jeune fille en ce temps-là, se souvenait des prières que l'on récitait dans les églises pleines tous les soirs.

Condamner l'individu à se renfermer sur lui-même, à s'abêtir devant la télévision, à considérer autrui comme un pestiféré, porteur de virus, c'est

méconnaître la nature de l'homme qu'Aristote et saint Thomas d'Aquin ont défini comme « *animal politique* », c'est oublier que l'homme n'atteint son achèvement, sa perfection, qu'en étant membre de la communauté politique, qu'il est partie d'un tout et que le bien de la partie est fonction de son bon ordonnancement au tout, dans la famille, dans la paroisse, dans la cité, dans la province, enfin dans la nation. Au lieu de cela, on se méfie de l'autre, on condamne les vieillards à vivre dans la solitude et à ne recevoir plus aucune visite, on assassine toute vie sociale. On semble avoir adopté la philosophie de l'infâme Jean-Paul Sartre : « *L'enfer c'est les autres* ».

Pourtant, en temps d'épidémie, plus que jamais, les hommes, surtout les chrétiens, ont un besoin vital de respirer le bon air du bon Dieu, d'être ensemble pour se reconforter mutuellement, pour prier et pour se préparer, si c'est la volonté de Dieu, à mourir en état de grâce. Or, les prêtres ne peuvent plus aller et venir pour porter les sacrements, extrémiser et confesser les mourants et, dans les « lieux de culte » je pense qu'en pays chrétien, cela veut dire surtout les églises —, il est bien précisé qu'aucune cérémonie ne sera tolérée, pas même les obsèques ! Alors qu'il faudrait en ce moment de belles cérémonies dans les églises noires de monde, de longues processions, comme on en a toujours vu en cas d'épidémie... Eh bien, le confinement interdit tout cela: on protège les corps, on foule au pied les besoins de l'âme ! Honte au laïcisme ! Ce que ni la Grande Terreur de 1793, ni la franc-maçonnerie n'avaient osé, la police macronienne pourra se vanter de l'avoir réussi !

Et voici qu'aujourd'hui, le gouvernement nous menace de nous verbaliser, de nous infliger de lourdes amendes si nous nous montrons récalcitrants. Même l'armée est réquisitionnée pour surveiller le

confinement ! On nous dit que c'est pour faciliter le travail des professionnels de santé qui se trouvent débordés par les arrivées massives de patients dans les hôpitaux.

Ces personnels : médecins, spécialistes, infirmières, aides soignantes — il faut le reconnaître — accomplissent une œuvre admirable et extraordinaire, et dans des conditions rendues difficiles par les tergiversations des autorités politiques depuis des années : celles-ci prirent beaucoup de retard à fermer les frontières, elles semblent ne pas avoir prévu les masques de protection qui, aujourd'hui, manquent ridiculement, les suppressions de lits d'hôpitaux décidées ces derniers temps pour des raisons budgétaires, se font douloureusement sentir. On voit bien là les limites d'une politique qui entend faire disparaître le coronavirus par les seuls moyens matériels, médicaux et hospitaliers. Une fois de plus, il manque un regard surnaturel sur la situation...

Il y eut jadis de grands saints qui se dévouèrent sans compter pour secourir les malades en cas d'épidémie. Aujourd'hui, s'il s'en présentait, ils n'auraient pas le droit de passer à cause du confinement. À titre d'exemples et de modèles, évoquons quelques-uns de ces magnifiques hommes de Dieu qui, au lieu de rester confinés, se dévouèrent inlassablement avec un comportement qui fit d'eux des saints.

LES MARTYRS D'ALEXANDRIE

Pendant la « peste de Cyprien » au III^{ème} siècle (251-260) qui fit mourir plus de 5 000 personnes par jour à Rome, les chrétiens étaient en première ligne auprès des malades, prêts à les soigner, quel qu'en fût le coût. À Alexandrie (où deux

tiers de la population succomba à cette épidémie), saint Denis écrivit au sujet des chrétiens : « *La plupart de nos frères, par un excès de charité et d'amour fraternel, ne s'écoutaient pas eux-mêmes, mais s'attachaient les uns aux autres, visitant sans précaution les malades, les servant sans cesse, leur donnant leurs soins dans le Christ, et ils étaient heureux d'être emportés avec eux ; ils puisaient le mal chez les autres, faisant passer en eux la maladie de ceux qui étaient proches et prenant volontiers leurs souffrances.* »

D'ailleurs, tant de chrétiens succombèrent en soignant les malades d'Alexandrie que le martyrologe les commémore en tant que « *saint martyrs pendant la grande peste dont la ville d'Alexandrie fut affligée* »

SAINT ROCH

Saint Roch (1350-1378) naquit à Montpellier dans une famille riche et influente, pendant l'épidémie de la grande peste noire, ce mal venu d'Orient et transmis par les marins, en particulier à Venise, Marseille, Lisbonne, Anvers et en Allemagne, qui décima entre 1358 et 1361 le tiers de la population occidentale.

Roch fit ses études chez les pères dominicains, puis se lança dans la médecine au moment où Montpellier voyait cinq cents personnes par jour mourir de l'épidémie.

Ses parents moururent quand il avait dix-sept ans : il décida alors de vendre ses biens, de se faire « *pauvre du Christ* » à l'exemple de saint François d'Assise. Il entra dans le Tiers-Ordre, et, vêtu en pèlerin, il prit le chemin de Rome, en demandant l'aumône. La peste sévissant en Italie, il se dévoua aux soins des pauvres malades et, à son contact, il y eut beaucoup de guérisons. Il vécut trois ans sans faire connaître son nom, ni son origine. Atteint lui-même de la maladie, il

se retira, mourant, dans une cabane où un chien lui apportait chaque jour un petit pain.

Miraculeusement guéri, il reprit sa route vers Montpellier sous le plus secret anonymat. Il fut mis en prison comme espion (car c'était alors la guerre entre le duc de Milan, Bernardo Visconti et Amedeo VI, duc de Savoie, lequel soutenait le pape Urbain V). Roch ne dévoila son identité qu'à un prêtre qui lui donna les derniers sacrements, la veille de sa mort, survenue le mardi 16 août 1378, à Voghera en Lombardie.

Son culte se développa très vite dans la France méridionale et, à partir du XV^{ème} siècle, s'étendit bien au-delà. Saint Roch est le protecteur invoqué lors des épidémies de peste, depuis le concile de Ferrare (1438)... Son culte partit en Italie : de Voghera, et de Plaisance, puis de Venise, en France : de Lodève et du Puy, puis de Montpellier. Il gagna ensuite toute l'Europe, à partir de la Belgique et des Pays-Bas, et traversa l'Océan pour gagner les colonies espagnoles et portugaises d'Amérique, et nos colonies, les Antilles.

Au fil des siècles, saint Roch a été invoqué contre les maladies contagieuses, tant parmi les humains que parmi le bétail. En Italie, en Allemagne et en France, les fripiers, les rôtisseurs, les cardeurs de laine et les paveurs l'ont pris pour patron.

Il est bon de connaître — et de réciter —, cette prière traditionnelle à saint Roch :

« Dieu tout-puissant de qui dépend entièrement notre vie et tout ce qui contribue au bien de notre âme et de notre corps, vous qui ne voulez pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse en vue de la vie éternelle, vous qui avez confié aux saints le soin de veiller sur nous, permettez-nous de solliciter, aujourd'hui, le parrainage du bienheureux saint Roch, que vous avez chargé du pouvoir

de combattre le mal de la peste et de toute maladie contagieuse et mortelle. Nous recourons à son intercession pour être notre défenseur spécial contre l'épidémie actuelle.

Nous recourons également à l'intercession de la Mère Immaculée de votre Fils unique, Notre Dame de France, la priant que nous soyons libérés de toute maladie.

Dieu tout-puissant, qui n'avez cessé d'aimer l'homme et qui, par miséricorde, avez préparé saint Roch à être notre défenseur contre le fléau des épidémies, nous vous confions notre santé et notre vie, vous implorant afin que, par son intercession, libérés des maladies contagieuses, nous puissions mieux vous aimer et vous servir.

Nous vous en prions, avec un cœur confiant. Ainsi soit-il. »



SAINTE ROSALIE DE PALERME

Le Monte Pellegrino domine le golfe de Palerme (Sicile). Dans une grotte, au sommet, Rosalia

(1130-1160) fille de Sinibald, seigneur de Quisquia, et de Rosa, parente de Roger II, roi de Sicile, et descendante de la famille de Charlemagne, décida à quatorze ans de vivre en ermite, partageant son temps entre l'oraison, la prière et la pénitence, se nourrissant de végétaux et des fruits sauvages environnants, et buvant l'eau d'une source.

Elle y mourut en 1170. Cinq siècles plus tard, lors de la peste de 1624 qui sévit à Palerme, Rosalie apparut à un chasseur à qui elle précisa l'endroit où se trouvaient ses restes. Elle lui commanda de les faire descendre dans la capitale et d'organiser une grande procession en les transportant dans les rues.

Le brave chasseur gravit le Monte Pellegrino et retrouva les ossements à l'endroit que la sainte lui avait indiqué. Une procession fut organisée et la peste cessa !

Belle illustration de la nécessité d'organiser des processions en temps d'épidémie et de marcher derrière des reliques de saints. Un sanctuaire fut aussitôt érigé sur les lieux où ses restes avaient dormi de longs siècles. En Calabre, le culte de sainte Rosalie est attesté dès le XII^{ème} siècle. Elle est aussi copatronne de la province de Vibo Valentia (Palerme).

SŒUR ROSALIE

On ne peut ici omettre de nommer l'homonyme française de la sainte sicilienne, sœur Jeanne-Marie Rosalie Rendu (1786-1856), de la congrégation des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, qui fit preuve d'un dévouement inoubliable pendant cinquante-quatre ans dans son quartier ouvrier de la rue Mouffetard à côté de l'église Saint-Médard dans le XII^{ème} arrondissement de Paris. Ici, vivait une population

souffrant affreusement des conséquences du libéralisme économique instauré par la Révolution de 1789.

Elle ouvrit un dispensaire, une pharmacie, une école, un orphelinat, une crèche, un patronage pour les jeunes ouvrières, une maison pour les vieillards sans ressources. Elle se lia d'amitié avec Armand de Melun, grande figure du catholicisme social, et avec Frédéric Ozanam, fondateur des Conférences Saint-Vincent de Paul, leur donnant de judicieux conseils sur la manière de visiter les malheureux.

Dans les journées d'émeutes de juillet 1830 et de février 1848, on la vit constamment sur les barricades pour secourir les combattants blessés, de quelque camp qu'ils fussent. Sans crainte aucune, elle risquait sa vie dans les affrontements.

D'autant plus qu'en ces années, Paris devait faire face à une énorme épidémie de choléra : rien ne pouvait arrêter son action de charité ! Elle savait, elle, jeter un regard surnaturel sur l'épidémie...

Sœur Rosalie mourut en 1856, épuisée.

Aucun confinement ne sévissant alors, ses obsèques revêtirent un éclat inaccoutumé : tous les malheureux reconnaissants l'accompagnèrent à l'église Saint-Médard et au cimetière Montparnasse. Un piquet d'honneur faisait même partie du cortège.

JOSEPH ET MARIE, NOS COMPAGNONS DE TOUJOURS

Puisque la police de la république nous interdit de former de belles processions chantant la gloire de Dieu et L'implorant dans notre détresse ainsi que d'assister à de grandioses cérémonies liturgiques

avec les chants les plus solennels, puisque nous ne pouvons même plus parler à personne, il ne nous reste qu'à prier saint Joseph et la sainte Vierge Marie qui se rappellent à nous en ces premiers jours de confinement le 19 mars, fête de saint Joseph, et le 25 mars, fête de l'Annonciation.

Avec la Sainte Famille, aucune mesure de protection ne saurait nous obliger à nous tenir à distance ; nous avons besoin de parler, nous pouvons lui confier notre solitude. Le confinement n'est qu'horizontal, non vertical, laissons nos voix se porter vers le Ciel.

Saint Joseph nous entendra, lui qui a si bien protégé l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ contre les tourments causés par le roi Hérode. La sainte Vierge Marie, reine de France, nous entendra avec son cœur de mère qui a un pouvoir immense sur le bras de son Fils lequel, seul, peut arrêter les calamités...

Avec eux et tous les saints évoqués ci-dessus, nous sommes moins seuls qu'Emmanuel Macron s'obstinant à chercher le salut là où il ne saurait le trouver...

Michel Fromentoux
in *Rivarol* 25/3/2020



FACE AU CORONAVIRUS, UNE COUARDISE VIRALE

Obliger les fidèles à communier dans la main, interdire l'accès des piscines de Lourdes aux malades, fermer des églises, empêcher d'y célébrer la messe en public, vider les bénitiers..., telles sont quelques-unes des mesures prises par les évêques, face à l'épidémie du coronavirus.

Elles sont, nous disent-ils, prophylactiques. Mais sont-elles suffisantes ?

Certes, « la grâce ne supprime pas la nature », mais l'usage du gel hydro-alcoolique dispense-t-il d'avoir recours à la prière et aux sacrements ? Seul l'épais rationalisme scientiste d'un Monsieur Homais peut le prétendre.

Et pourtant rares sont les prêtres qui ont célébré des messes pour demander à Dieu les grâces nécessaires en temps d'épidémie. On comprend bien l'embarras conciliaire : il faudrait, en de telles circonstances, parler de sacrifice et de pénitence il faudrait implorer le secours de la divine Providence qui châtie et qui guérit, or ce vocabulaire n'a plus cours auprès des partisans d'une « foi adulte », résolument optimiste, prêchée depuis près de 60 ans.

En fait, le coronavirus révèle ce qu'est la religion « ouverte au monde moderne » : une foi confinée, à l'abri de l'esprit missionnaire considéré comme du « prosélytisme » ou du « colonialisme ». On rêve d'évangéliser les « périphéries existentielles », mais on ignore le cœur essentiel du catholicisme : le Dieu transcendant qui peut tout. Même faire un miracle.

Plus facilement transmissible que le coronavirus, la pleutrerie contamine les têtes mitrées. Faudra-t-il bientôt ajouter aux insignes pontificaux, avec la croix pectorale et la crosse épiscopale, le masque chirurgical ?

Face à l'épidémie qui se propage, on attend des évêques qu'ils aient une foi ni calfeutrée, ni aseptisée, mais contagieuse, généreusement missionnaire. Avec une charité moins prophylactique et plus apostolique ●

Abbé Alain Lorans

IMMIGRATION

(sur la naturalisation des étrangers)

Beaucoup des mésaventures de la France contemporaine lui sont venues de ne pas s'être connue pour ce qu'elle était, c'est à dire le pays de la qualité. Les choses étant ainsi, rien ne serait pire que de viser seulement à obtenir des naturalisations en grand nombre. La France s'en trouverait à la fois affaiblie, corrompue et gâtée.

Malheureusement les Français sont le peuple le moins préparé à se défendre et à se préserver de ce côté-là.(...)

Les Français croient encore que l'homme est à peu près le même partout. C'est en vain que la nature a pris le soin de peindre ces hommes de noir, de jaune ou de blanc ; qu'elle a fait les uns longs, les autres courts ; qu'elle a varié la forme des crânes.

Ces détails n'ont pas d'importance. La France est ouverte comme un café.

De plus, à supposer que les éléments que la France accueille, ne soient pas mauvais, il faut encore qu'elle les fasse siens.

Plus un pays a besoin d'admettre des étrangers, plus il devrait avoir une tradition forte, des doctrines fermes et pour tout dire, un État valide et vigilant. Sans quoi ce n'est plus lui qui s'assimile ces étrangers, ce sont eux qui l'envahissent.

Cette invasion est d'autant plus redoutable qu'elle est plus sournoise.

Le changement s'opère insensiblement, et, un jour, on s'aperçoit que c'est encore le même nom mais que ce n'est plus le même peuple.

Il faudrait en particulier, que l'enseignement des écoles fût d'autant plus sain et plus rigoureux qu'il s'agit d'apprendre aux fils des étrangers quel est ce pays où ils tombent.

Il est déjà coupable et inique de marchander aux petits Français la connaissance de ce qu'ont fait leurs ancêtres.

C'est changer ces petits princes en enfants trouvés.

Mais si l'on ne s'arrange pas pour révéler l'histoire de notre patrie aux enfants des nouveaux venus, de telle façon qu'ils en sentent toute la gloire, comment veut-on que la France continue, faite de Français qui ne sauront plus ce qu'elle est, et d'étrangers qui ne l'auront pas appris ? »

Abel Bonnard
(6.04.1927)

Mardi 31

La pandémie de Covid-19 en France est documentée à partir du 24 janvier 2020 quand trois premiers cas y sont recensés."

(wikipédia/pandémie de Covid-19)

Cela fait donc 68 jours que le prieuré Saint-Ferréol résiste encore et toujours à l'envahisseur : **aucun cas de Covid-19 déclaré !**



SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES DE M. PIERRE ALBERTELLI

*Décédé le dimanche 22 mars 2020,
muni des sacrements de l'Église.*

C'est à M. Pierre Albertelli, avec l'Association Saint-Pie X, que nous devons dès 1976 les premières démarches tendant à faire attribuer un véritable lieu de culte à la communauté catholique traditionaliste de Marseille, en pleine expansion.

« Pour être longues, insistantes, pressantes même, nos démarches furent toujours bien accueillies, nos tractations furent également fermes, mais toujours empreintes de la plus parfaite courtoisie, de part et d'autre. » (Pierre Albertelli, lettre de 16/03/1985 « mémoire »)

Et c'est ainsi que dès 1984 nous avons pu faire notre entrée solennelle en l'église de la Mission de France – Saint-Pie X, au 44 rue Tapis-Vert à Marseille, 1^{er} arrondissement.

Merci cher Monsieur.

A noter aussi que l'association Saint-Pie X a su alors immédiatement remettre à la Fraternité Saint-Pie X les rênes de l'apostolat, sans l'intromission abusive des laïcs parfois si fréquente à cette époque. Mgr Lefebvre l'avait particulièrement apprécié de M. Albertelli.

à Marseille

à Aix

CARNET PAROISSIAL

SÉPULTURE

à Marseille :

- Jocelyne ANTOGNELLA, le 7 mars

à Brignoles :

- Pierre ALBERTELLI, le 26 mars

à Alleins :

- Jean SIMON, le 27 mars

CORSE

Prieuré N-D de la Miséricorde

Lieu-dit Corociole - 20167 AFA

Tél : 06 99 45 09 32

- Dimanche : 10h00 messe chantée
- Samedi : 18h00 messe basse

Catéchisme pour les enfants le samedi

Haute Corse

- Dimanche : 17h00 messe Ville di Paraso

Abonnement annuel :
25 € ou plus

chèque à l'ordre de
L'ACAMPADO

L'Acampado n° 158,
avril 2020, prix 1,5 €
Editeur : L'Acampado
40, chemin de Fondacle
13012 Marseille - Tél 04 91 87 00 50

Directeur de publication :
Abbé Xavier Beauvais

Dépôt légal : 2010
maquette & impression par nos soins

MARSEILLE

Église de la Mission de France - Saint-Pie X

44, rue Tapis Vert - 13001 Marseille

Tél : 04 91 91 67 16

- Dimanche : 10h30 messe chantée
19h00 messe basse
- En semaine : 18h30 messe basse

Vêpres et salut du St Sacrement le dimanche à 18h

Chapelet tous les jours à 18h

Salut du St Sacrement tous les jeudis et le 1^{er} samedi
du mois à 17h50

Heure Sainte le 1^{er} Vendredi du mois à 17h30

Permanence en semaine de 16h00 à 18h00

Chapelle de l'Immaculée-Conception

14 bis, rue de Lodi - 13006 Marseille

Tél : 04 91 48 53 75

- Dimanche : 8h30 messe chantée
- En semaine : 7h15 messe (sauf samedi)

Permanence le lundi et le mercredi de 9h00 à 11h30

Etude des encycliques des papes le mardi à 20h00

Catéchisme pour adultes le jeudi à 20h00

Prieuré Saint-Ferréol & École Saint-Ferréol

40, chemin de Fondacle - 13012 Marseille

Tél. prieuré : 04 91 87 00 50 - Fax : 04 91 87 18 72

Email : 13p.marseille@fsspx.fr

Tél. école : 04 91 88 03 42

- en semaine : 7h15 messe basse
- le mardi en période scolaire : 11h30
- le vendredi en période scolaire : 11h00

Chapelet tous les jours à 18h30

Le 1^{er} Vendredi du mois adoration de 21h00 à minuit

Catéchisme pour les adolescents le mercredi à 13h30

Chorale de St Pie X : répétition le jeudi à 20h30

AIX-EN-PROVENCE

Chapelle de l'Immaculée-Conception

11 bis, cours Gambetta - Tél : 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h30 messe chantée
- Mercredi : 18h30 messe basse
- 1^{er} Vendredi du mois messe à 18h30
- 1^{er} Samedi du mois messe à 11h00

Catéchisme pour adultes le mardi à 19h00

Catéchisme pour les enfants le mercredi après-midi

CARNOUX-EN-PROVENCE

Oratoire Saint-Marcel

Immeuble Le Panorama - Avenue du Mail

- Dimanche : 8h30 messe basse

ALLEINS

Chapelle des Pénitents Blancs

rue Frédéric Mistral

Messes : 1^{er}, 2^{ème} et 4^{ème} Dimanche du mois :
18h00

(Sauf en juillet et août : pas de messe.)